

José de San Martín

DU MÊME AUTEUR

Général Maximien Lamarque. Journal et lettres inédits (1789-1830).

La voix de la légende (édition établie et annotée), Bordeaux, Memoring, 2018.

Le Général Lamarque ou la Gloire inachevée, Saint-Macaire, Memoring, 2021.

Le Chevalier de Borda. Un officier savant au siècle des Lumières, Saint-Macaire, Memoring, 2022.

La Chute d'un empire. L'indépendance de l'Amérique espagnole, Paris, Passés Composés, 2023.

La Société de Borda. Histoire d'une société savante (1876-2026), Dax, Société de Borda, 2025.

Gonzague Espinosa-Dassonneville

José de San Martín

L'AUTRE *LIBERTADOR*

PASSÉS/COMPOSÉS

À Charlotte Balluais

ISBN : 979-1-0404-0457-6

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2026, mars

© Passés composés / Terre Neuve Éditeurs, 2026

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris Cedex 14

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Sommaire

Introduction. Dans l'ombre de Bolívar ?	9
Chapitre 1. Les San Martín.....	13
Chapitre 2. Officier du roi.....	27
Chapitre 3. Un choix fatidique	41
Chapitre 4. Le rêve américain ?	55
Chapitre 5. La stratégie continentale.....	71
Chapitre 6. Gouverneur de Cuyo	87
Chapitre 7. L'armée des Andes	103
Chapitre 8. Le libérateur du Chili	119
Chapitre 9. Ce n'est pas le Pérou.....	137
Chapitre 10. L'expédition libératrice	151
Chapitre 11. Le protecteur du Pérou	167
Chapitre 12. L'abdication	179
Chapitre 13. Le <i>Libertador</i> errant.....	193
Chapitre 14. « Le Sainte-Hélène volontaire »	207
Chapitre 15. « Mais qu'est-ce que la gloire ? Rien. Une fumée de cigare ».....	223
Chapitre 16. Au rendez-vous de l'histoire.....	239
Conclusion. « Tu seras ce que tu dois être ou tu ne seras rien ».....	255

José de San Martín

Notes.....	259
Sources et bibliographie.....	285
Index.....	293

Introduction

Dans l'ombre de Bolívar ?

« Il n'y avait presque rien et il fit presque tout. Il n'y avait pas d'organisation et il organisa ; il y avait des combattants, mais pas d'armée ; il fit l'armée ; il y avait une libération, mais il n'y avait pas de dessein délibéré ; il conçut la libération¹. » C'est par ces mots qu'André Malraux, ministre des Affaires culturelles du général de Gaulle, rappelle l'œuvre militaire et politique de José de San Martín à l'occasion de l'inauguration de sa statue à Paris en 1960 au parc Montsouris. Cet hommage relève d'un certain paradoxe. La plupart des Français ignorent son rôle dans le processus indépendantiste sud-américain ainsi que du véritable culte que lui porte aujourd'hui l'Argentine. Celui qui est mort à Boulogne-sur-Mer après avoir vécu pendant vingt ans en France reste un personnage méconnu dans le pays qui l'a accueilli durant son exil. À l'inverse, le nom de Simón Bolívar vient plus spontanément à l'esprit lorsqu'on évoque l'époque des indépendances sud-américaines ; il l'incarne même. Si on ne s'en tient qu'aux lieux de mémoire, ceux érigés en l'honneur de San Martín sont plus nombreux dans l'Hexagone que ceux de Bolívar qui n'y a effectué que deux séjours durant sa jeunesse. Cette dissymétrie mémorielle s'explique par le fait que le *Libertador* du nord a fait l'objet d'une véritable « Bolívar-mania » de la part des élites libérales européennes du XIX^e siècle en général et françaises en particulier, son épopée américaine ayant été célébrée par l'abbé de Pradt et Benjamin Constant². Ce qui peut aussi expliquer le peu d'études consacrées en français à San Martín. Cependant, cette dissymétrie est tempérée aux Amériques³ et à relativiser au niveau international. On ne compte plus en effet les villes du Nouveau Monde et à travers la planète qui possèdent leur statue ou leur

monument rendant hommage aux deux libérateurs de l'Amérique du Sud. Mais on l'aura compris : si le nom de San Martín a été éclipsé par celui de Bolívar pour le grand public, c'est qu'il a échoué dans la bataille mémorielle face à son concurrent.

Peu après leur unique rencontre à Guayaquil en 1822, Bolívar, qui porta un toast au seul général ayant pu l'égaliser dans sa lutte pour l'indépendance, consigna ses impressions : « Le général San Martín était respecté par l'armée, habituée à lui obéir : le peuple péruvien le considérait comme son libérateur ; il avait d'ailleurs eu de la chance, et vous savez que les illusions que procure la chance valent parfois plus que le mérite lui-même. En fin de compte, mon ami, le Pérou a perdu un bon capitaine et un bienfaiteur⁴. » Bolívar est à ce moment-là au sommet de sa gloire militaire, prêt à achever son œuvre libératrice, tandis que San Martín décide de quitter la scène publique américaine en démissionnant de ses fonctions de « protecteur du Pérou ». Cet acte a stupéfait ses contemporains et laissa une tache durable sur sa réputation. Cette célèbre entrevue de Guayaquil, qui a tant fait couler d'encre et dont on ignore encore la réalité des propos échangés, a été pour l'écrivain argentin Jorge Luis Borges le moment où San Martín « renonça à toute ambition et laissa le destin de l'Amérique aux mains de Bolívar⁵ ». Les impressions du *Libertador* du nord semblent être guidées par la place qu'il s'est réservée dans la geste libératrice, attribuant davantage l'indépendance de la moitié de l'Amérique du Sud à un concours de circonstances fortuit qu'aux talents ou aux compétences de San Martín. Une course à la libération s'était jouée entre les deux hommes. Si l'indépendance du Pérou a été proclamée en 1821 par le *Libertador* du sud, devenant ainsi son premier chef d'État, ce sont les troupes boliviariennes qui ont donné le coup de grâce aux Espagnols à Ayacucho en 1824.

Mû comme Bolívar par une vision continentale de la libération, San Martín a néanmoins ouvert la voie à son « collègue » du nord : c'est le premier à faire franchir les Andes à ses soldats (1817) ; à vaincre une armée espagnole dans une bataille décisive à Maipú (1818) ; à débarquer au Pérou, cœur du pouvoir colonial (1820). Il aurait pu devenir le George Washington de l'Amérique du Sud, mais l'histoire a retenu qu'il s'est effacé de la scène américaine au profit

Introduction

du *Libertador* du Nord, lui permettant d'achever l'indépendance et de l'emporter sur le plan historique. Le bouillant Bolívar a pris le pas sur le réservé San Martín. César l'a emporté sur Cincinnatus.

Si la comparaison avec le *Libertador* du nord est inévitable, elle ne doit pas masquer sa trajectoire tout à fait singulière. Ce héros du Nouveau Monde a passé en effet les deux tiers de son existence sur le Vieux Continent. Né en Amérique en raison des affectations de son père, il découvre l'Espagne, terre de ses ancêtres, à l'âge de 6 ans. Pendant vingt-trois ans, il figure dans les cadres de l'armée royale, essentiellement dans la péninsule Ibérique, puis endosse le costume de libérateur pour les dix années qui suivirent avant de terminer sa vie en exil en Europe. C'est dire si son rôle dans le processus indépendantiste sud-américain a été important, intense, mais bref. De ses jeunes années européennes, il a acquis une combinaison de talents uniques parmi les libérateurs : des compétences militaires en stratégie et en tactique – à l'inverse de Bolívar qui n'était pas passé par une académie militaire –, un savoir issu des Lumières et, surtout, une autorité, forgée au contact des événements importants de son époque, lui ont permis de réaliser l'objectif d'une vie. San Martín est convaincu que sa mission est de changer la face du monde hispanique. Personnage énigmatique, maladif, austère et stoïque, il possède deux qualités qui l'ont démarqué de la plupart de ses pairs : une capacité à se projeter et un véritable talent d'organisation pour arriver à ses fins, à savoir abattre la puissance espagnole au Pérou, clé de voûte de l'empire, par une stratégie continentale qui parachèverait la révolution sud-américaine. Pendant des années, il a dû convaincre ses alliés et ses détracteurs de cette idée extraordinaire comme il a dû se jouer de circonstances souvent contraires.

San Martín a été l'homme d'un seul projet, celui de fonder une grande nation en Amérique du Sud, auquel il dut renoncer, comme Bolívar dut renoncer au sien, plus ambitieux, de réunir tous les États sud-américains afin de contrebalancer la puissance émergente des États-Unis. L'exaltation de ses qualités guerrières a masqué son échec politique final. Mais San Martín a été aussi, et peut-être surtout, un brave et honnête homme, connu en exil pour sa discrétion.

Les San Martín

Au nom du père

La famille San Martín est originaire de la province de Palencia, dans l'ancien royaume de León, établie depuis au moins la fin du xvi^e siècle dans le petit village de Cervatos de la Cueva. Situé entre les villes de León et de Burgos, il est proche de Carrión de los Condes qui est traversé par le « chemin des Français » (*Camino francés*) du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle. Cette région est l'une des principales terres d'émigration vers les colonies en raison du faible rendement de l'agriculture locale. Mis à part le premier ancêtre connu au début du xvii^e siècle, Hernando, qui était barbier, les San Martín sont de pieux cultivateurs aux revenus modestes, ou tout du moins de petits propriétaires terriens, comme le laisse entrevoir la maison qui subsiste encore aujourd'hui et qui s'inscrit dans la typologie traditionnelle de la région de la *Tierra de Campos* : une demeure austère construite en pisé, recouverte de boue et de paille, et conçue pour résister au froid hivernal. Elle est divisée en deux espaces : une partie habitable et une partie réservée aux animaux¹.

C'est dans la demeure familiale que Juan de San Martín, père du futur *Libertador*, voit le jour le 3 février 1728. Il est le fils d'Andrés et d'Isidora Gómez, tous les deux veufs d'un premier mariage. Comme de coutume, le nourrisson est baptisé le 12 février dans l'église San Miguel. Le 18 décembre 1746, il s'engage dans l'armée à l'âge de 18 ans comme simple soldat dans le régiment d'infanterie de Lisbonne. Son dossier d'incorporation indique qu'il est « fils de cultivateur », de « santé robuste », ayant des cheveux châains,

des yeux gris-bleu et mesurant 1,65 mètre (5 pieds, 1 pouce), ce qui est juste au-dessus du critère minimal pour entrer dans l'armée (1,62 mètre)². Il fait ses premières armes en Afrique du Nord, à Melilla puis à Oran, *presidios* (places fortes) qui, avec Ceuta et Mers-el-Kébir, constituent des points importants pour l'Espagne dans sa confrontation avec l'Islam et le renforcement de sa présence en Méditerranée occidentale. Pour autant, le sultanat du Maroc – la puissance régionale – est plus une cible diplomatique qu'un enjeu militaire : ses céréales sont une ressource essentielle pour l'Andalousie en temps de pénurie³. Mais ces garnisons nord-africaines sont loin d'être des lieux de prédilection pour une ascension rapide. Après onze années de service, il devient sergent en 1753 et rentre en Espagne où il suit son régiment dans ses différentes garnisons.

Lorsqu'il est muté en Amérique en 1764, Juan est un soldat expérimenté. Cependant, il n'est pas envoyé dans les puissantes vice-royautés de Nouvelle-Espagne (Mexique) ou du Pérou, mais dans un territoire périphérique, le Río de la Plata. Sa venue coïncide avec la réorganisation de l'empire opérée par Madrid à l'issue de la guerre de Sept Ans (1756-1763). La Couronne a en effet pris conscience de la nécessité de renforcer son système de défense et de trouver des moyens de financer celui-ci. Ces nouvelles considérations géostratégiques et financières vaudront surtout pour l'Atlantique Sud, jugée comme le maillon faible de l'empire. Cela impliquera des actions sur la rive orientale de la Plata, le grand fleuve de la région, où la Couronne adoptera des mesures visant à renforcer sa présence dans la Bande orientale (actuel Uruguay), région revendiquée par les Portugais du Brésil. Cette réorganisation aboutira en 1776 à la création de la vice-royauté du Río de la Plata (nord de l'Argentine, Bolivie, Paraguay, Uruguay actuels). Cela entraînera un changement dans les flux économiques, qui se concentreront sur la côte atlantique de l'empire, centrée sur Buenos Aires, sa capitale. De nombreux péninsulaires (Espagnols d'Europe), ainsi que des fonctionnaires et des commerçants à la recherche de bonnes affaires, s'y installeront.

Ce changement géostratégique a représenté pour Juan une réelle occasion de faire progresser sa carrière, puisque ses états

de service méritoires lui valent d'être promu lieutenant, même si un rapport daté de 1765, à son arrivée en Amérique, le qualifie de « fieffé paysan⁴ » (*campesino de siete suelas*). À Buenos Aires, le gouverneur Cevallos lui confie la formation et l'instruction d'un bataillon de milices des volontaires espagnols. En raison du faible nombre d'unités régulières présentes en Amérique, l'essentiel de la défense de l'empire repose sur les milices coloniales. Ce nouveau bataillon est destiné au blocus de Colonia del Sacramento, une ville portugaise située en face de Buenos Aires sur la rive orientale de la Plata. Elle était retournée dans le giron de Lisbonne à l'issue de la guerre de Sept Ans.

En 1767, un événement constitue une nouvelle occasion d'avancement pour Juan de San Martín : l'expulsion des Jésuites d'Espagne et de ses possessions ultramarines. Dans un territoire vierge de toute colonisation, situé aux confins du Paraguay, de l'Argentine et du Brésil actuels, les Jésuites avaient mis en place trente cités (*pueblos*) indigènes, appelées « réductions », où vivaient quelque 150 000 personnes à leur apogée au début du XVIII^e siècle. Inspirés par la république idéale de Platon, ils ont eu à cœur de renouer avec l'utopie antiesclavagiste initiée par Bartolomé de Las Casas au Guatemala dans les années 1530. La base du système économique reposait sur la propriété collective. Excellant dans l'agriculture comme l'élevage (chevaux, bovins), les réductions vivaient en autarcie et exploitaient des biens appréciés des colons, tels que le tabac ou l'herbe à maté. En superficie, la province jésuitique équivalait à la taille de la péninsule Ibérique. Sa chute en 1767 a été aussi soudaine que sa fondation a été longue⁵.

Avec le renvoi de la Compagnie de Jésus, la Couronne doit dépêcher ses agents pour reprendre en main le « royaume de Dieu sur Terre ». Juan de San Martín se voit ainsi confier par le nouveau gouverneur Bucarelli l'administration des *partidos* (districts) de Viboras et de Las Vacas, ainsi que celui d'un des grands domaines jésuites (*estancias*), Calera de las Vacas (ou de las Huérfanas), sur la rive orientale de la Plata⁶, où paissent des milliers de têtes de bétail sur 200 km². Épaulé par un intendant (*mayordomo*), il doit s'occuper du commerce avec l'extérieur, inventorier le bétail, surveiller les

semences et les récoltes, distribuer du travail aux Indiens, remettre annuellement des comptes et administrer les biens entreposés dans des magasins dont il a les clés. Il est aussi chargé d'implanter des écoles en espagnol pour les Indiens, ce que n'avaient pas fait les Jésuites. En revanche, le *corregidor* indien et le *cabildo* (échevinage) des *naturales* ont été maintenus dans leurs fonctions de justice, tandis qu'un prêtre (souvent franciscain ou dominicain) s'occupe des biens ecclésiastiques⁷. Ses nouvelles fonctions d'administrateur ne l'éloignent pas pour autant de ses devoirs militaires, puisqu'il continue de garder un œil sur les opérations de son bataillon engagé dans le blocus permanent de Colonia del Sacramento.

La quarantaine accomplie, Juan de San Martín est encore un célibataire. Cet état n'a rien d'extraordinaire pour un officier de fortune dont la carrière n'a été jusque-là qu'une succession de garnisons peu propices à nouer une alliance. Malgré une situation professionnelle plus enviable en Amérique, les jeunes filles espagnoles ne sont guère nombreuses dans cette région périphérique de l'empire. Elles en sont d'autant plus convoitées. C'est probablement lors d'un séjour à Buenos Aires qu'il a rencontré celle qui allait devenir son épouse : Gregoria Matorras. Par une extraordinaire coïncidence, elle est originaire d'un village situé à une vingtaine de kilomètres du sien. Née le 12 mars 1738 à Paredes de Nava, elle est la sixième et dernière enfant du premier mariage de Domingo Matorras avec María del Ser. Originaire de la localité de Lamedo⁸, située dans le diocèse de Santander (Cantabrie), Domingo a émigré dans la province de Palencia où il exerça le métier de charretier. Il dispose d'un patrimoine qui lui permet d'avoir une position confortable⁹. Gregoria est aussi la cousine de Gerónimo Matorras, un marchand de Santander qui a fait fortune en Amérique, lui permettant d'entrer au *cabildo* de Buenos Aires. Il aspirait désormais à jouer un rôle politique plus important. Aussi avait-il réussi à convaincre le roi Charles III de conquérir le Grand Chaco, une région aux confins de l'Argentine, de la Bolivie et du Paraguay actuels encore très réfractaire à la présence espagnole. En échange du titre de gouverneur de Tucumán, il avait accepté de financer sur ses propres deniers une expédition militaire. Dans cette aventure, il avait emmené avec lui

Gregoria qui, au regard de son âge avancé pour une jeune femme de cette époque – 29 ans –, aurait plus de chance de trouver un bon parti en Amérique.

Au cours de l'année 1769, les Matorras débarquent à Buenos Aires. Gerónimo part rejoindre son poste, laissant sa cousine dans la cité portuaire où elle finit par rencontrer Juan de San Martín. Les choses se font assez rapidement puisqu'un mariage est célébré le 1^{er} octobre 1770 dans le palais épiscopal de M^{gr} de la Torre, lui aussi originaire de la province de Palencia et ami de l'époux. Cet évêque, défenseur de l'autorité royale et critique des élites de la société coloniale, avait été chargé d'expulser les Jésuites quelques années auparavant. Si Juan de San Martín a préalablement demandé l'autorisation de se marier au gouverneur, les devoirs liés à son service l'ont obligé à le faire par procuration, étant représenté à cette cérémonie par un compagnon d'armes. Les seuls témoins présents sont le doyen de la cathédrale de Buenos Aires et deux prêtres¹⁰. L'absence de Gerónimo Matorras ne doit pas étonner. En butte à l'hostilité du gouverneur Bucarelli qui voyait ce « commerçant sans scrupule » marcher sur ses plates-bandes et dénoncer ses trafics, il fut emprisonné à Lima dans l'attente de son procès. Il sera disculpé et libéré un an plus tard¹¹. Peu après, le nouveau couple s'installe à Calera de las Vacas, sur l'ex-domaine jésuite géré par Juan. C'est là que naissent leurs trois premiers enfants : María Elena (18 août 1771), Manuel Tadeo (28 octobre 1772) et Juan Fermín (5 octobre 1774).

L'installation à Yapeyú

En parallèle, le nouveau marié a conscience que sa carrière militaire stagne en restant cantonnée à ces fonctions administratives. Mais ses états de service jouent contre lui, puisque les rapports louent surtout sa bonne gestion et sa capacité à maintenir l'ordre. Il n'est donc pas étonné lorsqu'il apprend en avril 1775 sa nomination au poste de lieutenant-gouverneur en charge d'administrer quatre villages de la nation guaranie du département de Yapeyú¹². Son

autorité couvre un immense territoire à cheval entre l'Argentine et le Brésil actuels et naguère gérés par les Jésuites. Un gouverneur, Francisco de Zavala, administre directement quinze *pueblos*, tandis que les quinze autres ont été répartis en trois départements dirigés par des lieutenants-gouverneurs : San Miguel (6), Santiago (5) et Yapeyú (4). Ce dernier est composé de Yapeyú à proprement dit¹³, La Cruz, Santo Tomé sur la rive occidentale du río Uruguay et de San Francisco de Borja sur l'autre rive, aujourd'hui situé au Brésil. Juan de San Martín installe sa famille à Yapeyú dans l'ancien collège des Jésuites. Depuis 1767, le village était quasiment abandonné et menacé par les incursions des *bandeirantes*, des bandits et chasseurs d'esclaves originaires de São Paulo. Bien des années plus tard, l'explorateur français Martin de Moussy a laissé ce témoignage sur Yapeyú, malgré sa destruction en 1817 :

Yapeyú était une véritable ville, et il est facile de le reconnaître à l'espace que couvrent ses ruines. [...] On reconnaît les murs de l'église, ceux du collège, habitations des pères, et des magasins. La file des maisons qui formaient la place était abritée par une double galerie soutenue par des piliers en bois d'Urundey, la meilleure essence de ces contrées. Des dés de grès rouges très bien travaillés supportaient ces piliers dont quelques-uns sont encore debout, tandis que les autres gisent à demi-brûlés sur le sol. [...] Yapeyú est placé sur la rive même de l'Uruguay, sur un terrain ondulé parfaitement à l'abri des inondations du fleuve [...]. Il est proche des deux points si importants de l'Uruguayana et de la Restauración, le centre de tout le commerce des Missions et qui communiquent facilement avec tous les autres ports du fleuve¹⁴.

Juan de San Martín y organise et instruit une force armée de 550 Indiens guaranis pour défendre sa juridiction des attaques portugaises, des Indiens charrúas et minuanos, mais aussi pour surveiller les contrebandiers de tabac du Brésil. En 1777, ses soldats indiens sont passés en revue par le gouverneur Zavala qui complimente leur chef pour avoir « réussi à les faire entraîner et manœuvrer aussi bien que pourraient le faire les troupes les mieux entraînées d'Europe¹⁵ ». Ces éloges de son supérieur, qui sont approuvés par le

vice-roi Vértiz, ne suffisent pourtant pas à accélérer ses demandes répétées de promotion au grade de capitaine qui arrive finalement en 1779. Entre-temps, deux nouveaux enfants sont nés à Yapeyú. Il s'agit de Justo Rufino (1776) et José Francisco (1778), les quatrième et cinquième enfants du couple.

Les sources sur les débuts de la vie de José de San Martín sont rares. En raison de l'incendie de Yapeyú par les Portugais en 1817, il n'existe plus de registres de baptême. D'autres preuves viennent toutefois pallier ce manque, comme son certificat de décès établi le lendemain de sa mort, le 17 août 1850, par l'officier d'état civil de Boulogne-sur-Mer : « Né à Yapeyu, province de Misiones [sic] (confédération Argentine), âgé de soixante-douze ans cinq mois et vingt-trois jours¹⁶ », ce qui donne pour date de naissance le 25 février 1778. Cela n'a pas empêché toute sorte de spéculation autour de sa venue au monde et de ses origines. Dans une société coloniale du XVIII^e siècle très sensible à la « pureté du sang » (*Limpieza del sangre*), tous ceux qui naquirent en Amérique, et particulièrement dans les territoires reculés de l'empire, pouvaient craindre de voir leurs origines remises en cause, surtout quand leurs traits physiques ne correspondaient pas à l'image que l'on se faisait du Blanc issu de parents espagnols. Tous les contemporains de San Martín ont signalé des cheveux noirs et raides, des yeux foncés et, surtout, une peau brune qui pouvaient lui donner l'air d'un Indien ou d'un métis. Juan Bautista Alberdi, un intellectuel argentin qui l'a rencontré en 1843, signale l'avoir pris « pour un Indien, comme on me l'avait si souvent dépeint, mais ce n'est qu'un homme brun de tempérament bilieux¹⁷ ». Les Espagnols l'ont par la suite dénigré en l'appelant le « Cholo de Misiones », désignant un métis originaire des anciennes missions jésuites. La bourgeoisie de Santiago du Chili le prenait d'ailleurs pour un Paraguayen. Certains de ses ennemis dans les sphères dirigeantes de Buenos Aires sont allés plus loin en faisant de lui le fils illégitime d'une Indienne guaranie et d'un officier espagnol, Diego de Alvear, qui réalisait des reconnaissances topographiques dans le secteur. Afin de cacher le scandale, il aurait confié le nouveau-né au couple San Martín, ce qui expliquerait l'absence d'acte de baptême ou sa

destruction. Ce récit se fonde exclusivement sur une tradition orale de la famille Alvear¹⁸, dont l'un de ses représentants, Carlos, fils légitime de Diego, était devenu entre-temps un ennemi implacable de San Martín. Pourtant issu d'un rang social plus élevé, Bolívar a aussi fait l'objet de suspicion quant à ses origines.

Au début de l'année 1781, Juan de San Martín est rappelé à Buenos Aires par le vice-roi Vértiz. Ce retour sonne comme une sanction. Pendant douze ans, ses supérieurs l'avaient pourtant bien jugé : un bon administrateur avec un bilan économique excédentaire et un homme d'ordre qui avait réussi à contenir les tentatives de subversion indiennes. Le vice-roi avait lui-même appuyé ses demandes de promotion. Mais une affaire sérieuse l'a obligé à revoir son jugement, lui montrant que son fonctionnaire avait échoué dans sa mission avec les Guaranis. Que s'est-il passé ? Les rapports mentionnent que, le 19 novembre 1778, Juan de San Martín reprocha au *cacique* (chef) indien Melchor Aberá d'avoir mal tenu son élevage de bétail. Par conséquent, il lui confisqua son bâton d'*alcalde* (maire) et le fit mettre aux fers en prison. Cette décision disproportionnée pour un *cacique* suscita l'indignation des locaux, à laquelle s'ajoutait leur aversion pour celui qui avait en outre traité avec rudesse les ouvriers du tissage. Un soulèvement eut lieu et le calme ne revint qu'à l'arrivée de renforts. Cet épisode a montré le décalage existant entre l'administrateur colonial et les autorités indiennes. Juan de San Martín avait été nommé pour encourager la relance économique des *pueblos* guaranis. Mais au lieu de reconnaître le fonctionnement de l'autorité parmi les autochtones, il s'appuya exclusivement sur des critères de productivité, laissant de côté les mécanismes élémentaires des relations sociales. De leur côté, les autorités indiennes, et en particulier les *caciques*, privilégiaient les liens de réciprocité, en vertu des droits qui leur étaient dévolus (*fueros*), en s'adressant directement à la population et en refusant frontalement l'oppression des travaux collectifs et les violences verbales¹⁹. Du reste, le vice-roi l'avait déjà averti de respecter les privilèges conférés aux *caciques* et aux Guaranis en général. Cette tension a probablement poussé Juan à renvoyer sa famille à Buenos Aires pour sa sécurité, puisqu'elle quitte Yapeyú au cours

de l'année 1779. Toujours est-il que Vértiz a réglé cette histoire en châtiant les chefs mutins et en mettant fin aux fonctions de son lieutenant-gouverneur.

Pressentant que sa réputation risquait d'être entachée par cette fâcheuse affaire, Juan a obtenu des autorités de Yapeyú un certificat de bonne conduite, stipulant qu'il s'est occupé des Indiens « avec amour et charité²⁰ ». Revenu à Buenos Aires, il tombe gravement malade, au point de rédiger son testament, donnant procuration à son épouse. Mais il guérit et en profite même pour acquérir deux propriétés en ville. Sa convalescence achevée, il reprend ses fonctions d'adjudant-major dans son bataillon de milice, fonctions qui consistent à s'occuper de la police, de la discipline du quartier et de la surveillance du service de semaine. Pour autant, ses responsabilités sont trop étroites pour lui. Aussi écrit-il au vice-roi pour proposer ses services comme instructeur afin de former des Indiens, tâche dans laquelle il s'était montré à son avantage. Mais il n'en obtient qu'une réponse polie. La disgrâce est on ne peut plus claire. Se sentant condamné à végéter en Amérique, il sollicite alors une affectation dans un régiment en Espagne. Deux années passent avant qu'il soit renvoyé en Europe avec des officiers surnuméraires. Le 6 décembre 1783, il embarque avec sa famille à bord de la *Santa Balbina*.

Une affaire de famille

Débarqué le 23 mars 1784 à Cadix, le couple San Martín retrouve l'Espagne que leurs enfants découvrent. José a 6 ans. C'est toutefois dans une situation de relative pauvreté que la famille arrive à Madrid. Ce séjour dans la capitale finit par dilapider la maigre fortune que Juan avait ramenée d'Amérique : 1 500 pesos. Le seul luxe est un esclave appelé Antonio qu'il a acheté lors de son séjour à Yapeyú. Il ne perçoit plus qu'une pension donnée aux officiers retirés du service – celle-ci arrivait souvent en retard –, tandis que Gregoria a hérité de quelques biens dans son village natal. Pendant un an et demi, Juan se démène pour obtenir un réajustement de sa solde au